

CHRONIQUE
Natacha Polony

Merci au « Figaro »

Cette chronique est la dernière. Voici sept ans que j'écris chaque semaine dans les colonnes du *Figaro*. Sept ans à glaner des idées, des anecdotes, à écouter les récits, les récriminations ou les

enthousiasmes des gens que je rencontrais pour nourrir ce portrait par touches progressives d'un pays aux richesses incommensurables. Sept ans à décrypter dans les soubresauts de l'actualité ce qui pouvait nous raconter une époque et traduire les mouvements de fond qui travaillent les sociétés occidentales contemporaines. Sept ans à défendre avec ferveur et opiniâtreté les valeurs héritées de l'humanisme et des Lumières, et à tenter de dessiner un équilibre entre la recherche du progrès et la conservation du meilleur, entre l'émancipation des individus et la préservation des liens qui construisent une communauté de destin. À travers ces histoires de villages menacés de désertification, ces portraits d'artisans avides de transmission, ces coups de colère contre le lâche abandon de notre modèle républicain, ces coups de griffes contre tous ceux qui, par paresse ou par intérêt, acceptent ou justifient ce système dont les ravages nourrissent toutes les haines.

Appelée à la direction du magazine *Marianne*, où j'ai appris le journalisme, je remercie Étienne Mougéotte et Alexis Brézet, qui m'ont, contre toutes les préventions, confié cette chronique. J'ai bénéficié pendant ces sept années d'une liberté incomparable, non seulement lorsque j'attaquais de front ceux qui me semblaient mériter cette verve, mais surtout quand je défendais des options idéologiques qui n'étaient

pas forcément celles du *Figaro*. Mais c'est vous, lecteurs, qui m'avez fait comprendre une des dimensions essentielles de ce lien entre les journalistes et ceux qui les lisent, quand je recevais des lettres de gens me disant que, même s'ils ne partageaient pas mon point de vue, même si telle ou telle vision n'était pas la leur, ils appréciaient malgré tout ces arguments qui étayaient mon propos et qui leur donnaient à penser. C'était finalement ce que j'avais appris à *Marianne* avec Jean-François Kahn, qui m'expliquait qu'un lecteur doit être d'accord avec 60 % du contenu de son journal mais qu'il faut, sur les 40 % restant, le heurter, le déconcerter, l'étonner, le déstabiliser, bref, lui donner à penser.

Car, par-delà les titres et leur positionnement, nous pratiquons un même métier, le journalisme, aujourd'hui à juste titre critiqué et remis en cause, parce qu'il a pu oublier qu'il ne servait pas à diriger les consciences et dicter les comportements, mais à embrasser la complexité du réel et en offrir les clés de lecture. Si ce métier a encore un sens en une époque où les réseaux sociaux donnent l'illusion que tout est information et que seul compte le flux horizontal et permanent des faits et images partagés, c'est bien parce qu'il consiste à hiérarchiser, redonner de la profondeur et du relief, réinscrire dans le temps long. Chaque fait doit y être interrogé comme la manifestation possible d'un phénomène plus vaste, et comme

le fil dépassant d'une bobine qu'il faut dévider avec obstination.

« Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur » est-il inscrit en première page du *Figaro*.

Pierre Caron de Beaumarchais ajoutait à sa tirade qu'il « n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits », libelles à l'époque, articles aujourd'hui. Mais cet avertissement aux puissants doit se doubler d'un rappel aux rédacteurs : ce n'est que parce que l'on peut louer à bon escient que la critique virulente prend sa force. Ce qui signifie que ce journalisme à la française qui assume l'opinion, le point de vue - et gardons-nous des observateurs supposés neutres, qui font passer leur idéologie en fraude, parce qu'eux-mêmes parfois sont persuadés de leur objectivité - doit se garder de tout systématisme, de tout réflexe sectaire. Les assignations à résidence idéologique, les anathèmes et les procès en sorcellerie de ceux que l'on accuse, soit d'être d'affreux bolcheviques quand ils se permettent de critiquer un capitalisme devenu prédateur, soit d'ignobles fascistes aux idées « nauséabondes » quand ils osent voir certaines réalités, ont peu à peu laissé sur le bas-côté le lecteur, le citoyen, qui n'attend pas l'inquisition mais le débat démocratique, c'est-à-dire le conflit civilisé. Car c'est bien cet art de la controverse qui constitue l'âme de notre nation littéraire et politique, politique parce que littéraire.

Merci, donc, aux lecteurs du *Figaro*, d'avoir permis cette promenade au long cours dans la société française.

100 000 citations et proverbes sur [evene.fr](#) ENTRE GUILLEMETS



8 septembre 1855 :
Les Français prennent la tour Malakoff lors de la guerre de Crimée.

Mac-Mahon, décidé à conserver la tour Malakoff à tout prix
J'y suis, j'y reste!

ANALYSE
Sophie de Ravinel
@S2RVNL

Le souverainisme de gauche compte ses troupes à Marseille

Tout ce que la gauche compte de souverainistes a rendez-vous ce week-end à Marseille. Tous ou presque seront présents dans la Cité phocéenne, qui confirme son statut de ville star de la rentrée politique 2018. Mais ne parlez pas de gauche ou de souverainisme à ces élus, à leurs conseillers, aux plumes de revues engagées, aux intellectuels-brasseurs d'idées internationales, patriotes et républicaines, aux blogueurs et autres animateurs de joutes piquantes sur Twitter, tous attendus à Marseille. La gauche est pour eux trop étroite, le clivage avec la droite n'a plus de sens. C'est désormais le peuple contre l'oligarchie. Quant au souverainisme, il faut lui préférer la souveraineté. « Souverainisme, c'est le qualificatif paresseux qui permet de disqualifier son adversaire », balaie Emmanuel Maurel. Socialiste, eurodéputé, hôte de l'événement et à l'origine d'une plate-forme politique intitulée « Nos causes communes », il flirte ouvertement avec Jean-Luc Mélenchon. Jusqu'à en faire la star de son week-end marseillais.

De quoi rendre fous la plupart de ses pairs du PS. Car comme Jean-Luc Mélenchon, dont il partage un goût prononcé pour les livres, les idées et l'histoire - et qu'il pourrait bien rejoindre pour constituer une liste commune aux européennes - Emmanuel Maurel n'a pas peur des mots. « L'internationalisme n'est pas contradictoire avec la patrie, avec le concept d'État-nation, un des lieux privilégiés de l'expression de la souveraineté populaire... » Il poursuit : « Au moment où les multinationales n'en ont plus rien à faire des États, des frontières et des règles, où

les capitalistes rêvent d'entreprise sans usine et de marchés sans entrave, l'idée de souveraineté retrouve toute sa pertinence. »

Ajoutez à cela un discours net sur la nécessité de maîtriser le flux migratoire, sur la laïcité républicaine et sur l'éducation, vous obtenez un ensemble cohérent qui plonge dans les racines du socialisme. Un néo-chevènementisme modernisé à l'ombre des Gafa, des enjeux écologiques et de la menace terroriste.

L'ennemi, pour cette famille de pensée, ce n'est plus en priorité la droite, c'est le marché dérégulé qui conteste les règles de la démocratie. À la droite, Maurel emprunte même la notion très typée

Emmanuel Maurel et ses pairs souverainistes réchauffent-ils un plat un peu vieux, mais toujours épicé, pour attirer les classes populaires prêtes à rejoindre Marine Le Pen aux européennes ?

de « bien commun ». « Le bien commun, c'est la résistance à l'emprise du marché. Ce sont des lieux, des services qui doivent rester dans le patrimoine collectif. »

Il y inclut beaucoup de choses, jusqu'à « des luttes sectorielles contre la publicité ».

Emmanuel Maurel et ses pairs souverainistes veulent-ils purger, par la partition du PS, le vieux débat toujours vivant en son sein entre partisans du non et du oui au référendum européen de 2005 ? Réchauffent-ils un plat un peu vieux, mais toujours épicé, pour redonner le goût de la politique aux jeunes, attirer les classes moyennes et populaires prêtes à rejoindre aux européennes le giron de Marine Le Pen ? Enfouissent-ils le cheval redevenu

fringant de la patrie pour cavalier en tête dans la reconstruction obligée de la gauche après ces dernières années cataclysmiques ?

Quoi qu'il en soit, ils s'unissent en Europe, citent le jeune intellectuel espagnol Inigo Errejón, la philosophe française Chantal Mouffe, défendent Sahra Wagenknecht en Allemagne et d'autres ailleurs, pour qui les horizons sont certes internationaux, mais surtout nationaux.

Les mises en garde qu'on leur adresse sont elles aussi nombreuses. Depuis la Grèce, dans une livraison du mois d'août de la revue *Socialter*, l'ancien ministre Yanis Varoufakis juge que ce souverainisme qui s'assume populiste -

c'est clair s'agissant de Jean-Luc Mélenchon - « a totalement tort » et « souffle sur les braises de l'extrême droite ». Pour lui, « il n'y a aucun moyen de rivaliser avec Le Pen sur le nationalisme : vous perdez dans tous les

cas ». Au sein du PS français, Henri Weber, auteur d'un *Éloge du compromis* (Plon), reste toujours aussi convaincu par son argument européen : « On ne peut sauver la souveraineté nationale qu'en construisant une union plus large et elle-même souveraine... » Il s'agace : « Réduire la question de la souveraineté à l'échelle nationale est d'une bêtise sans nom ».

« Les institutions européennes n'ont pas fait leurs preuves sur le plan démocratique et la souveraineté européenne ne se décrète pas contre les peuples, au risque de faire monter les tensions nationalistes », rétorque Linny Benbara, jeune responsable de la revue souverainiste *Le vent se lève*. À gauche, nul ne sait encore dans quelle direction il va souffler.

FIGARO VOX

GRAND ENTRETIEN

FIGARO MAGAZINE

La philosophe Chantal Delsol : « Les partisans de l'enracinement estiment qu'ils ne sont rien sans une identité culturelle qui les nourrit et les fait vivre »

HUMEUR

« Si le gouvernement veut l'effort des Français, qu'il commence par donner l'exemple », par le général Bertrand Soubelet

Les rencontres du FIGARO

RENCONTRE AVEC ÉRIC ZEMMOUR

le jeudi 20 septembre 2018, 20 heures
Salle Gaveau.

Réservations :
01 70 37 31 70 ou
www.lefigaro.fr/recontres



LE FIGARO

Service Médias 14, boulevard Haussmann 75009 Paris Directeur-général Charles Edelstenne Administrateurs Bertrand Dassa, Thierry Dassault, Jean-Pierre Dassault, Olivier Costa Baugard, Benoit	SOCIÉTÉ DU FIGARO SAS 14, boulevard Haussmann 75009 Paris Président Charles Edelstenne Directeur général, directeur de la publication	Directeur des rédactions Alexis Brézet Directeurs adjoints de la rédaction Gaëtan de Capèle (Économie), Laurence de Charette (directeur de la rédaction du Figaro.fr), Anne-Sophie von Claer (Style, Art de vivre, So Figaro)	Arnaud de La Grange (International), Étienne de Montety (Figaro Littéraire), Bertrand de Saint-Vincent (Culture, Figaroscope, Télévision), Yves Thireard (Enquêtes, Opérations spéciales, Sports,	Directeur artistique Pierre Bayle Rédacteur en chef Frédéric Picard (Edition Web) Directeur délégué du pôle News Bertrand Gie	FIGAROMEDIAS 9, rue Pilet-Will, 75430 Paris Cedex 09 Tél. : 01 56 52 20 00 Fax : 01 56 52 23 07	Impression : L'imprimerie, 79, rue de Roissy 93290 Tremblay-en-France Midi Print, 30600 Gallargues-le-Montueux Ecoprint, Casablanca Maroc. ISSN 0182-5852 Commission paritaire n° 0421 C 83022 Pour vous abonner Lundi au vendredi de 7h à 18h : sam. de 8h à 13h au 01 70 37 31 70. Fax : 01 55 56 70 11. Gérez votre abonnement, espace Client : www.lefigaro.fr/client Formules d'abonnement pour 1 an - France métropolitaine Club : 409 €. Semaine : 259 €. Week-end : 209 €.	Ce journal se compose de : Edition nationale 14 cahier 15 pages Cahier 2 Économie 8 pages Cahier 3 Le Figaro et vous 12 pages Sur certaines éditions : Supplément 4 Magazine 156 pages Cahier TV 88 pages Supplément 5 Madame 272 pages
---	--	--	--	--	---	--	---